

—Yaka, sén-néen-né Ya-oukou. (Venez avec nous, venez sur la grande rivière.)

—Ola-ou? (Pourquoi?) — demanda Ali Boussi.

—Nous allons pêcher un beau poisson. Ya-oukou. Venez avec nous, amis, venez pêcher du poisson, invitèrent-ils, toujours dans leur dialecte.

Ali Boussi s'adressa à Alakaï d'un ton persuasif:

—Laisse-nous aller. Nous te rapportons quelque bon poisson frais.

—Oui, ajouta Tété Clever, plaçant une gourde d'eau à la portée d'Alakaï.

—Il y a deux jours que tu n'as rien mangé. Laisse-nous aller te chercher un peu de bonne nourriture.

D'habitude alerte et actif, Alakaï était alors abattu, annihilé. Ses yeux fiévreux injectés de sang étincelaient, et il répondit languissamment:

—Tor! Oui, amis, allez si vous voulez.

Quelques minutes après leur départ, Alakaï, en changeant de position, aperçut un paquet de petits fragments du Koran, enveloppés de cuir, comme en portent fréquemment les Houssas en guise de charmes pour les préserver du malheur.

—Allah! Ils ont oublié leur "hamalat"! Puissent-ils ne pas rencontrer la malechance, murmura-t-il.

Pendant toute cette journée, Alakaï demeura dans un état d'inertie absolue. Ses membres étaient endoloris, mais son cerveau restait lucide et, pendant les longues heures de midi, les heures les plus chaudes, les pensées du malade se reportèrent vers son pays, là-bas! Dans son imagination fiévreuse, il se représentait les plaisirs et les délices qu'il goûterait quand sa période de service au Congo serait terminée. Il sommeilla pendant l'après-midi et c'est le vacarme d'un immense tambour

qui l'éveilla en sursaut, annonçant la nouvelle lune et invitant à la danse du soir.

Stupéfait de se trouver encore seul, Alakaï rampa jusqu'à la porte de sa hutte et de là, tout chancelant de faiblesse, il se dirigea vers le fleuve, le cœur angoissé d'un étrange pressentiment.

Le soleil venait de disparaître derrière les arbres, une brise fraîche se levait, et le vaste fleuve avait pris une couleur terne plombée. Portant la main au-dessus de ses yeux, Alakaï parcourut du regard la placide étendue d'eau, mais rien d'abord ne lui annonça le retour de ses compagnons. Scrutant toujours le crépuscule qui s'obscurcissait, il finit par distinguer une grande pirogue de guerre qui remontait le courant. Les naturels chancelaient en maniant gauchement leurs avirons à long manche, et élaboussaient l'eau dans tous les sens.

Alakaï s'impatienta de leur lenteur. Peu après, quand parvinrent à son oreille les échos affaiblis d'un chant, il murmura nerveusement:

—Ils sont ivres! Ivres de vin de palme. Il y aura encore du carnage ce soir. Oh! Ali Boussi, reviens! Tété Clever, reviens...

Quand la pirogue s'approcha de la rive, Alakaï reconnut quelques-uns des naturels qui avaient invité ses compagnons à se joindre à eux; mais, à sa grande consternation, il ne voyait ni l'un ni l'autre de ses compagnons.

Avec des cris sauvages et des vociférations d'ivrognes, les payeurs lancèrent leur pirogue contre la berge. Alakaï fut sur le point d'appeler, de s'enquérir de ses camarades, quand une découverte imprévue lui glaça le sang: au fond de la pirogue, il distinguait, en un tas confus, des membres humains.

Immédiatement, il comprit que ses com-